

LA GLOIRE ET LA HONTE

Alain Merlet

Le sublime naissant volontiers du contraste, n'aurais-je pas cédé à son attrait en proposant un tel titre ? Il ne s'agira pourtant en aucune manière de célébrer le beau ou l'épique, pas plus que de se complaire à l'abjection. En conjoignant ces deux termes, j'ai voulu attirer votre attention sur leur alliage dans l'expérience psychanalytique. De cet alliage discret, il me faudra préciser la place, la fonction et le devenir.

Peut-être avez-vous jugé ce titre anachronique et plutôt incongru, eu égard à l'expérience psychanalytique ? Si j'avais dû me borner à ne vous parler que de la gloire, ma tâche aurait été malaisée, à une époque qui a vu s'effondrer les idéaux auxquels la gloire était attachée : on cherche en vain le grand homme, le grand écrivain, le grand président, l'homme qui dit non, le père qui tient le coup. En conséquence, le sujet moderne est devenu incertain, comme l'écrit le sociologue Alain Ehrenberg dans son livre *l'Individu incertain*. Mise à part celle des sportifs de haut niveau, à laquelle on s'identifie à peu de frais, la gloire ne fascine plus. La honte, par contre, semble avoir un bel avenir, ce qui devrait nous inquiéter à plus d'un titre. Telle la gloriole sportive, elle tend à s'afficher et on en parle sans vergogne.

Alors comment démêler ce qui relève de la honte et ce qui relève de la gloire ? L'expérience psychanalytique, en tant qu'elle subvertit le discours commun, offre la chance d'un repérage. Ici, le sujet est tenu de dire ce qu'il a de plus particulier et de plus singulier. Dès lors, on s'aperçoit de la persistance de cet alliage gloire-honte, sous des formes parfois inattendues.

Avant d'en venir au discours psychanalytique, il m'a paru nécessaire, pour avoir une idée de ce que ce discours apporte d'inédit, de consulter les philosophes sur cette question de la gloire et de la honte. Je parlerai d'abord des philosophes du XVII^e siècle, époque où ces sentiments occupaient une place prépondérante, connectés qu'ils étaient avec les idéaux de l'aristocratie, comme l'a magistralement démontré Paul Bénichou dans son livre, *Morales du grand siècle*. Ainsi évoquerai-je les conceptions de Descartes, de Spinoza et de Thomas Hobbes.

Esquisse d'une philosophie de la honte : Descartes, Spinoza, Hobbes, Sartre

Dans son *Traité des passions de l'âme*, Descartes classe la gloire et la honte dans la série de ce qu'il appelle « les passions particulières ». Ayant posé que la joie est la jouissance que l'on a du bien, alors que la tristesse est l'incommodité que l'on a du mal, Descartes définit la gloire comme une espèce de joie fondée sur l'amour qu'on a pour soi-même, qui vient de l'opinion ou de l'espérance qu'on a d'être loué. À la joie de la gloire, il oppose la tristesse de la honte, fondée aussi sur l'amour de soi-même, qui vient de l'opinion ou de la crainte d'être blâmé. Descartes voit, dans ces deux passions, le ressort de nos actions. Ainsi, la gloire par l'espérance, et la honte par la crainte, nous incitent-elles à la vertu. Se dépouiller de ces deux passions conduirait au cynisme, à l'impudence et au mépris, conclut Descartes.

Spinoza, dans son *Court traité* et dans *l'Éthique*, parle de ces deux affects, de la même façon que Descartes. Pour lui, ces deux passions relèvent d'une cause intérieure. Il met l'accent sur le refus de la honte qu'est l'impudence, qui provient, non de la raison, mais de l'ignorance ou de l'indifférence.

Thomas Hobbes, dans son *Léviathan*, apporte une contribution originale. Pour lui, la gloire est la joie issue de l'image qu'on se fait de sa puissance et de ses aptitudes. Si cette passion est fondée sur l'expérience, cela s'appelle « l'assurance ». Si elle est fondée sur la flatterie, c'est une vaine gloire. La honte, quant à elle, est un chagrin qui surgit de la découverte du manque de quelque aptitude. C'est la passion qu'on manifeste en rougissant ; elle consiste à apercevoir ce qui vous expose au déshonneur. Une telle passion est blâmable chez le vieillard, mais louable chez l'homme jeune. Hobbes reprend ici cette remarque d'Aristote dans son *Éthique à Nicomaque*, remarque qui sera reprise par Cicéron : il est vain de ressasser sa honte si l'on n'est pas en mesure d'y remédier. Pour Hobbes, ces deux passions sont nécessaires, car elles stimulent nos pensées et nous sauvent de l'indifférence, faute majeure à ses yeux.

Bref, ces trois grands philosophes s'accordent pour tenir la gloire et la honte pour des passions nécessaires à l'homme qui, sous réserve d'un certain discernement, peut les éprouver à son avantage.

Bien d'autres philosophes ont parlé de ces deux affects, mais il me faut aller vite et, de façon cavalière, je vais faire un saut jusqu'aux analyses phénoménologiques de Sartre dans *L'Être et le Néant*. Je ne peux ici qu'esquisser ce qu'il en a écrit. Sans négliger pour autant la gloire qu'il appelle « la fierté », il a surtout mis l'accent sur la honte. À l'aide de l'exemple célèbre du voyeur jaloux, surpris par un bruit alors qu'il regarde à travers le trou de la serrure, Sartre définit la honte à partir de la situation où elle surgit. Pour parler de la honte, écrit-il, il faut trois dimensions : le je, le moi, et autrui. J'ai honte de

moi devant autrui. C'est cette appréhension dans trois dimensions qui spécifie la honte, ôtez-en une seule et la honte disparaît. La fierté, quant à elle, dans les mêmes conditions, me permet d'affirmer ma responsabilité face à autrui, mais c'est un sentiment instable du fait de cette dépendance à autrui.

Lacan, dans son *Séminaire XI*, a repris ces analyses de Sartre, pour les critiquer. Il reproche à Sartre d'avoir escamoté, en privilégiant l'intersubjectivité, une dimension essentielle, celle du désir : « Ce que quête le voyeur, c'est le phallus en tant qu'absence », écrit Lacan. La honte, quant à elle, me surprend quand, l'instant d'un éclair, je me vois réduit au regard comme tache, ce qui me fait déchoir de mon être.

Cette critique de Lacan me conduit, là aussi de façon un peu cavalière, à vous parler de la façon dont Freud lui-même a abordé cette question de la gloire et de la honte. Pour cela, j'ai choisi de me référer à trois cas de figure exemplaires : « Le rêve typique de confusion pour cause de nudité », « Le roman familial du névrosé », le fantasme « Un enfant est battu ».

Ébauche d'une psychanalyse de la honte : Freud, Lacan

Qu'est-ce qu'un rêve typique pour Freud ? Un rêve n'est typique que s'il est uniforme, s'il a une signification identique pour tous, et s'il défie l'interprétation en raison de l'absence d'association d'idées. Freud classe donc les rêves de nudité parmi les rêves typiques, à condition que soit présente la honte. Dans ces rêves, on a honte de sa nudité qu'une mystérieuse inhibition ne permet pas de dissimuler. La honte n'est pas proportionnelle au degré de nudité. Autrui est présent, mais indifférent au spectacle.

Comment expliquer un tel contraste entre la honte, si pénible, de sa nudité, et l'indifférence d'autrui ? Faut-il voir dans cette indifférence l'effet d'une déformation du rêve permettant au rêveur d'accomplir un désir d'exhibition ? Freud ne le croit qu'à moitié, il y a autre chose, pense-t-il, et, pour l'expliquer, il va faire appel à la littérature. Ainsi résume-t-il le conte d'Andersen, *les Habits neufs de l'empereur* : deux imposteurs tissent pour l'empereur un vêtement précieux, que seuls les bons et loyaux serviteurs peuvent voir. L'empereur se promène, vêtu du vêtement invisible, et chacun, effrayé par cette épreuve, feint de ne pas s'apercevoir qu'il est nu.

Que conclut Freud ? C'est difficile à cerner, mais je vais tenter de le résumer. Il propose deux sortes d'explication à ces rêves. Si on considère le rêve comme le déguisement d'un désir sexuel, on peut supposer que le contenu incompréhensible du rêve favorise sa dissimulation. Le déguisement n'est

qu'une forme du mensonge qui habille toute défense face à l'opacité du sexuel. A côté de cette explication, Freud en propose une autre : de tels rêves sont là pour répéter la nostalgie d'une époque où, enfants, nous jouissions sans honte, comme au paradis, de notre nudité. Cette dernière explication ne satisfait pas entièrement Freud, qui fait la remarque suivante : s'il y a tant de personnes étrangères, indifférentes, dans ces rêves, c'est que, par opposition, se trouve là figuré notre désir de « garder le secret ». Mais un secret sur quoi ? Ce secret préserve-t-il simplement notre intimité ? Est-il un voile pudique sur la castration ? Déguisement d'un trait de perversion ? Ou encore autre chose ?

Freud appelle à la rescousse un autre écrivain, Gottfried Keller, qui a écrit un livre dont un passage, signalé à Freud par un ami, reprend l'épisode du naufrage d'Ulysse, lorsqu'il est découvert, nu et couvert de boue, par Nausicaa et ses compagnes. Ce que retient Freud de cet épisode où l'être, ainsi, se dénude jusqu'à n'être plus que cet objet déposé par la mer sur le rivage, c'est le surgissement de la honte chez Ulysse qui s'éveille à la vie, dépouillé de tout. Dans cette détresse, Ulysse est le prototype de l'homme affronté à la plus fondamentale angoisse d'exister, comme exclu de l'Autre.

Dans « Le roman familial du névrosé », de 1909, nous retrouvons sous une autre forme la problématique de la honte et de la gloire, eu égard au sexuel. Le roman familial, pour Freud, est la fiction d'une origine glorieuse que l'enfant s'invente pour supporter ou pour se masquer la désidérialisation inévitable des parents. Ce que Freud a très bien repéré, c'est la différence de traitement par la fiction des deux personnages parentaux. Pour le père, *semper incertus*, l'enfant n'a aucun mal à rehausser son prestige ; mais pour la mère, *certissima*, l'enfant doit lui prêter une infidélité secrète. Pour expliquer sa naissance, pour pallier à ce défaut de vertu concernant la mère, et dissimuler sa honte en quelque sorte, l'enfant doit sans cesse renouveler sa fiction. A l'instar du menteur du conte d'Andersen, ici, on ne doit pas voir que la reine est nue parce que désirante.

Venons-en, maintenant, à une troisième occurrence où Freud nous parle expressément de la honte, avec le fantasme « Un enfant est battu ». Ici, la honte est au premier plan. Ce fantasme est extrêmement fréquent, quasi universel, et je dirai aussi bien typique, d'autant qu'il est énoncé de façon laconique. Il ne donne pas lieu à des associations d'idées. Il est toujours avoué avec honte, une honte beaucoup plus marquée que celle qui accompagne l'évocation de souvenirs d'ordre sexuel. On est honteux de ce fantasme, nous dit Freud, parce qu'on en jouit en secret (en se masturbant) et, parce qu'il se répète, on n'y renonce pas. Nous ne détaillerons pas ici les trois temps de ce fantasme bien connu :

- 1) un enfant est battu, autre que moi ; ce sentiment est conscient ;

2) mon père me bat ; ici ce n'est jamais remémoré, mais construit ;

3) un enfant est battu, je regarde.

Le premier et le troisième temps présentent le triomphe de l'enfant sur son rival humilié. La honte, par contre, provient du deuxième temps, car elle trahit la jouissance masochiste de l'enfant livré au désir du père.

En 1957, dans son Séminaire *les Formations de l'inconscient*, Lacan a éclairé la dialectique de la honte et de la gloire, dans ce fantasme, en privilégiant d'abord l'instrument, le fouet, comme figurant l'action du signifiant rayant le sujet, \$ étant alternativement considéré et déconsidéré dans le désir de l'Autre.

Le deuxième éclairage de Lacan, en 1970, dans son Séminaire *l'Envers de la psychanalyse*, concerne le deuxième temps du fantasme, soit l'insupportable pour le sujet qu'est sa jouissance, mise en œuvre dans le fantasme. « Tu me bats, écrit Lacan, est cette moitié du sujet dont la formule fait sa liaison avec la jouissance ». La vérité, ici, est sœur de la jouissance, un corps qui jouit de se faire battre.

Au point où nous en sommes arrivés, nous pourrions être tentés de simplifier les choses, en situant la gloire comme la pure action du signifiant, et en situant la honte du côté de l'impureté, pour ainsi dire, de la jouissance. Ce dualisme ne rend cependant pas compte de l'expérience clinique dans sa complexité, et c'est pourquoi, dès le départ, nous avons insisté sur ce que nous avons appelé l'alliage de la honte et de la gloire. A vrai dire, l'idée de cet alliage nous est venue à partir de l'expérience clinique, certes, mais aussi à partir du développement de Lacan dans ce même Séminaire. Nous avons déjà fait mention de la jouissance, de « ce corps sans figure » qui jouit de se faire battre, mais il y a plus. Lacan repart de ce fantasme « Un enfant est battu » pour extraire et mettre en valeur quelque chose d'évident, de si évident qu'on l'oublie : la marque laissée sur la peau, telle que la flagellation comme pratique érotique l'inflige.

Pour Lacan, ce qu'il y a à retenir, c'est que cette marque se répète. Peu importe son degré, l'essentiel est qu'elle se répète, de sorte qu'il y ait un écart, si faible soit-il. Avec cet écart se produit la jouissance, la jouissance d'une marque qui, sur la peau, est « conductrice de volupté ».

Dans la transcription faite par Jacques-Alain Miller du *Séminaire XVII*, au chapitre III « Savoir, moyen de jouissance », page 55, Lacan situe dans l'expérience analytique ce qu'il appelle « la gloire de la marque ». Elle est, dit-il, « à la base, à la racine même du fantasme ». Il y a, selon lui, une affinité de la marque avec la jouissance du corps même.

Qu'est-ce qui se jouit ici, qui ne peut s'avouer que lorsque le sujet est désubjectivé au plus bas ? Il y a là quelque chose, non pas qui me représente, mais qui m'identifie comme jouisseur. Avec cette marque, s'écrit, ou plutôt se montre, ce que le sujet ne peut articuler de sa jouissance. Tout est perdu de la représentation, sauf cette marque ; ou mieux, tout est perdu, sauf l'honneur, la gloire de la marque. Ici, quelque chose se montre de la jouissance, sans qu'il y ait un sujet pour s'en défendre.

Mais alors, comment peut-on le savoir ? « On l'expérimente », dit Lacan. Ce « on » nous introduit à ce qu'il va appeler, en jouant sur l'équivoque, son « *hontologie* ». De quoi s'agit-il ? Au début du chapitre XIII, « Le pouvoir des impossibles », il nous donne quelques explications : « Il faut bien le dire, mourir de honte est un affect rarement obtenu ». La honte est pourtant, ajoute-t-il, « le seul signe dont on puisse assurer la généalogie, soit qu'il descende d'un signifiant ». Soulignons au passage « un » signifiant, ce signifiant « un » appelé aussi bien par Lacan « trait unaire », qui se trouve à la racine même du fantasme. C'est un conducteur de jouissance, cette marque sur le corps déjà désignée comme étant « la gloire de la marque ».

Où a lieu cette marque ? Elle a partie liée avec une zone érogène sur laquelle se produit une fixation. Déjà, dans son Séminaire sur « L'angoisse », Lacan faisait remarquer, à propos de l'homme aux loups, fasciné par l'innommable de la scène primitive et se délestant alors d'une selle, que « les points de fixation de la libido sont toujours autour de quelques-uns de ces moments que la nature offre à cette structure éventuelle de cession subjective ».

Dire que la honte est « le seul signe dont on puisse assurer la généalogie, soit qu'il descende d'un signifiant », si ce signifiant est marquant, et donc brûlant, pour ainsi dire, cela nous invite à ne pas avoir honte de notre honte, sans pour autant nous y abîmer, car de cette honte nous sommes responsables, d'autant qu'elle témoigne de l'inconsistance de l'Autre. S'y abîmer, ce serait encore s'en faire gloire, ce qui instaurerait, en quelque sorte, un cercle vicieux. Comme le dit Lacan, dans le même chapitre, page 218, « la dimension de la honte..., ce n'est pas commode à avancer. Ce n'est pas, ajoute-t-il, de cette chose dont on parle le plus aisément ». Il ne faut pas craindre de s'en approcher, si on veut avoir une idée de ce qui ordonne notre vie. Et il termine par cette phrase énigmatique : « C'est peut-être bien ça, le trou d'où jaillit le signifiant maître. » Et il ajoute encore : « Si c'était ça, ce ne serait peut-être pas inutile pour mesurer jusqu'à quel point il faut s'en rapprocher, si l'on veut avoir quelque chose à faire avec la subversion, voire seulement le roulement, du discours du maître. » Autrement dit, la honte est précieuse, parce qu'elle fait signe de la faille creusée par la jouissance, signalée mais aussi bien colmatée par le signifiant-maître.

Ne pourrait-on pas penser que c'est autour de ce trou que nous nous sommes constitués comme parlêtres ? Ce à partir de quoi nous tournons en rond dans notre existence, ce dont nous jouissons à notre corps défendant. La honte n'est pas sans rapport avec ce qui fait la substance de notre symptôme, en tant qu'il constitue un événement de corps. Il n'y a ni excès de gloire, ni excès d'indignité à le reconnaître. « De la honte, disait Lacan aux étudiants, vous en avez à revendre, et il suffit de faire une tranche d'analyse pour s'apercevoir que l'on a une honte de vivre gratinée ».

De la gloire du bien-dire

Pour terminer, j'illustrerai succinctement mon propos par un exemple tiré de ma pratique. Il s'agit d'une femme porteuse d'un psoriasis du pied, qu'un dermatologue m'avait adressée en raison d'un état dépressif. Cette femme avait déjà fait une tranche d'analyse, le psoriasis s'étant installé à son décours. Non sans honte, elle fait référence à un inceste commis à son endroit par son père, pendant de nombreuses années, avec la complicité tacite de sa mère. Rien ne lui permet d'oublier l'infamie qu'elle a subie. D'ailleurs, l'oublier un seul instant, ce serait, dit-elle, leur faire trop plaisir. Sa vie est un enfer, enfermée qu'elle est dans ce qu'elle nomme avec précision d'un néologisme, sa « *salitude* », qui la rive à son passé. Elle persistera à couper tout lien avec ses parents et ne les reverra que lors de leur agonie, sans qu'à aucun moment ils aient exprimé la moindre culpabilité. Pendant longtemps, chaque séance sera occupée par le dépôt de sa plainte et par l'expression d'un fantasme où elle est battue, violée et torturée.

J'isolerai deux moments cruciaux dans cette cure :

- Le premier est constitué par un rêve où elle exhibe sa honte. Dans ce rêve, elle se montre « exposée, seule, nue, en vitrine et en solde », selon ses propres termes. « Un comble » commente-t-elle, elle qui adore voir et toucher.
- Le deuxième moment crucial est constitué également par un rêve, suite à une rencontre avec un homme. La présence de cet homme la gêne sans qu'elle sache pourquoi, et elle rapporte le rêve suivant : sa mère, qui est morte, lui apparaît en minijupe ; alors, elle lui relève celle-ci, comme pour lui faire honte.

Ces deux moments, que nous avons isolés comme cruciaux, le sont en tant qu'ils témoignent d'une sorte de vacillation de la honte vers la pudeur, cette face éthique de la honte qui relève du bien-dire.

22-03-2002